



# CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 5 (1997)  
Guerres civiles

---

Danièle BUSSY-GENEVOIS

## Les femmes de la « Cause »

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Danièle BUSSY-GENEVOIS, « Les femmes de la « Cause » », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 5 | 1997, mis en ligne le . URL : <http://clio.revues.org/index418.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail  
<http://clio.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index418.html>

Document généré automatiquement le 30 septembre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Danièle BUSSY-GENEVOIS

## Les femmes de la « Cause »

En janvier 1938, dans un magazine de reportages au titre simple (*Fotos*), paraît un article non signé consacré aux femmes républicaines<sup>1</sup> ; la revue paraît depuis le 25 février 1937 et se trouve localisée à Saint Sébastien depuis le mois de septembre ; placée à la fin de la guerre d'Espagne sous la direction du phalangiste Manuel Fernández Cuesta, elle survivra jusqu'en 1963. Rares dans la collection des années de guerre, les reportages sur les femmes portent essentiellement sur la Phalange féminine et les soins aux blessés. On ne saurait donc conclure à la représentativité de ce document, ni dans l'hebdomadaire concerné, ni dans l'ensemble de la presse franquiste de 1937 à 1945, qui privilégie les discours du *Caudillo*, le rôle de la Section féminine et la nouvelle législation de subordination et de retour au foyer<sup>2</sup>. La remise au pas des femmes espagnoles, quel que soit son aspect répressif, ne passe pas par l'insulte, à tout le moins dans la presse. Pourtant cet article, publié au moment où l'unification de tous les partis sous l'égide de Franco a été imposée et où la victoire des putschistes est encore lointaine mais possible (les franquistes parviendront à la Méditerranée en avril de la même année et les Brigades internationales vont bientôt être retirées du front républicain) ne manque pas d'intérêt pour la propagande et la considération de l'ennemi(e).

La guerre y est perçue comme une « tragédie » inéluctable, le coup d'Etat, le 18 juillet 1936, des généraux contre la République légalement instaurée est gommé. On est bien loin de l'argumentation de la Lettre des évêques espagnols de 1937 où le Cardinal-Primat Gomá justifiait la « Croisade » et ses excès par un complot soviétique, provoquant la réaction désespérée des catholiques français. La responsabilité de la guerre civile - aucun de ces deux mots ne peut être ici employé - incombe aux femmes, à quelques femmes.

Cette « douzaine de viragos » est présentée par le texte et les photos ; ce sont essentiellement des députées de la République et quelques militantes, traitées plus allusivement. Les cinq députées sont : Victoria Kent, avocate radicale-socialiste, Directrice des Prisons ; Clara Campoamor, avocate radicale, responsable de l'obtention du suffrage pour les Espagnoles en octobre 1931 ; María Lejárraga, enseignante socialiste ; Dolores Ibárruri, « Pasionaria », ouvrière devenue cadre à partir de la rénovation du Parti communiste en 1933 ; Margarita Nelken, critique d'art et socialiste. Les photos sont accompagnées de légendes goguenardes, jouant de la féminité hommasse attribuée à certaines (« Visez un peu la permanente », à V. Kent), de l'amoralité d'autres (Clara Campoamor : « Claire-pure-tu parles ! ») et du ridicule de M. Lejárraga, épouse et peut-être scribe de l'écrivain G. Martínez Sierra.

L'important est de faire de ces femmes les instigatrices de la guerre ; rappelons que la législation de la Seconde République espagnole a été la plus favorable aux femmes et la plus avancée des démocraties parlementaires du temps (vote, divorce, y compris par consentement mutuel, égalité juridique, lois sur le travail et l'assurance maternité, par exemple). Mais qu'en apparaît-il dans un article anonyme de ce type ? Les républicaines ont été subversives parce qu'elles ont déplacé les frontières du privé et du public : on sera donc attentif à toutes les expressions de transgression (monter à la tribune, sortir dans la rue...) qui nourrissent ce document.

L'écriture en est répétitive et les paragraphes en sont presque absents (ce que la traduction en français rend difficile à préserver), comme si chaque phrase inscrivait un grief supplémentaire. L'anathème n'est jamais loin et les malédictions et les accusations de mensonge (le « *mentís* » médiéval espagnol) sont fréquentes. Quant aux insultes, elles posent certains problèmes au traducteur et l'attribution d'un mot au philosophe Miguel de Unamuno, dont la récupération politique posthume est ici bien commode, permet d'aller plus loin dans la grossièreté.

Dans ce document, il n'y a ni soulèvement, ni guerre, ni combattants républicains. Il y a « la » révolution, ce qui n'a aucun sens, les républicains s'étant opposés à un coup d'Etat militaire. Il y a un « monstre » antinational et s'il inquiète encore, il est bon de le dénigrer et de le ridiculiser pour engager les femmes de droite, les seules qui ont droit au titre d'Espagnoles, à rejeter ce modèle perversi.

On ne s'étonnera donc pas de voir que ce document a attiré l'attention après la mort de Franco (20 XI 1975) : c'est en effet entre cette date et la promulgation de la Constitution démocratique (28 XII 1978) que les historiens ont commencé un important travail de démonstration de la réécriture de l'histoire par le régime précédent .

La révolution<sup>3</sup> a engendré une espèce, heureusement inconnue jusque là sur le sol espagnol : la femme rouge. L'accouchement a été monstrueux et toute la grâce et la féminité de la femme espagnole se sont muées en furie et en haine orientales<sup>4</sup>. Dans l'émeute et l'assassinat, la femme a manifesté un esprit nouveau et inattendu : une soif terrible de sang, le désir insatiable de la souffrance d'autrui, la volonté d'user de toutes les tortures imaginables sur des victimes choisies avec une férocité pathologique.

Mais comment, d'où a pu naître chez la femme rouge cette perversion inconcevable, difficilement explicable, de la féminité ?

La femme espagnole, heureuse et satisfaite d'être recluse au foyer, a toujours éprouvé de la répugnance pour le combat politique, auquel elle n'a jamais voulu s'intéresser. Il a donc fallu la proclamation de la République pour qu'elle se jette dans la rue, brandisse des drapeaux inquiétants, lève son poing menu et adopte des allures martiales menaçantes<sup>5</sup>. Unamuno a parfaitement capté le phénomène et trouvé le mot juste pour désigner ces femmes qui faisaient irruption sur la scène publique avec des cris et des menaces d'excitation : les « salopes ».<sup>6</sup>

C'étaient bien les mêmes qui apportaient l'essence pour attiser les flammes des incendies de couvents, brûlant l'effigie de Saint Antoine à qui elles avaient autrefois demandé d'exaucer leurs prières d'amoureuses ou la statue de la bonne Vierge des Sept Epées dont les douleurs les avaient fait frémir...

La participation des femmes à la République « popu »<sup>7</sup> avait été une explosion soudaine, une kermesse ; et pourtant dans l'odeur des *churros*<sup>8</sup> et les grelots des manèges, disparaissait peu à peu le charme admirable des femmes, que sont la pudeur et la modestie. Victoria Kent et Clara Campoamor, les deux viragos refoulées, qui portaient dans leur cœur la tristesse immense de ne pas avoir éveillé une passion, jouaient déjà un rôle important, comme « la » Ibárruri qui montait à la tribune pour vociférer et s'enivrer d'applaudissements. Chacune d'entre elles a éveillé des envies dans des secteurs différents de l'opinion féminine : comme les deux premières, les jeunes bourgeoises et les étudiantes ont cru facile de s'élever dans l'échelle sociale et de gagner des procès, tandis que les filles d'auberge - comme la « Pasionaria » - se sont dit que les bonnes allaient tout régenter dans l'Espagne du « populo ».

C'est donc ainsi que sont nées les femmes rouges d'Espagne, que personne n'aurait pu envisager parmi nous. C'est ainsi que s'est créé le climat favorable à l'explosion de ces « salopes » qui, aux heures sanglantes de la révolution, fouaillaient dans les morgues les cadavres des assassinés, se précipitaient avec des éclats de rire sur les lieux des supplices pour assister aux exécutions, excitaient les miliciens contre les prisonniers, achevaient les blessés et traînaient, corde au cou, les victimes de la folie criminelle.

La révolution est pleine d'horreurs. Il y a des raffinements de cruauté monstrueux. L'acharnement avec lequel on a tué des hommes dignes fait frémir. Il y a les horreurs des campagnes, les horreurs des villes. Mais de toutes les horreurs et les plaies qui se sont abattues sur notre Patrie, aucune n'atteint ce degré d'infamie : voir les femmes devenir les acteurs du crime.

Les manifestations allègres du 14 avril<sup>9</sup> où les jeunes écervelées courraient les rues ne sont donc en réalité que les prémices sanglantes<sup>10</sup> d'autres rassemblements où les « salopes » ont incité à tuer, jouissant du spectacle des agonies et rejetant tous les attributs de la féminité.

Les voilà donc, ces femmes rouges annonciatrices des « salopes » : les directrices générales, les députées, les présidentes du Comité<sup>11</sup>, celles qui ont incité les autres femmes à commettre les actes qui nous avilissent tous. Leur monstruosité est encore plus évidente quand on examine le contraste entre la femme rouge et nos femmes pudiques et chrétiennes de la zone « nationale »<sup>12</sup>, car la conception de la famille, l'amour de leurs enfants et le culte du foyer ont toujours été les caractéristiques des femmes espagnoles.

La femme rouge, au contraire, a complètement perdu la notion de l'atmosphère familiale d'autrefois, faite d'affection, de respect, de tendresse et de compréhension ; la femme espagnole, par tradition, avait une horreur justifiée du divorce et le sens de la monogamie où s'épanouissait sa vertu et elle élevait ses enfants dans le respect de la hiérarchie, le culte du devoir et une ambiance intime et délicate de moralité.

Et c'est sur ce terreau traditionnel de la société espagnole qu'a germé la furie des femmes rouges ! Il a suffi que quelques désaxées, elles-mêmes produit de la perversion morale et du déséquilibre psychologique, sortent dans la rue propager les doctrines de dissolution du foyer et de désagrégation de la famille pour que la société espagnole s'engage sur les chemins néfastes, où les monstres rôdaient en liberté.

Heure maudite ! Heure maudite que celle de l'apparition de ces irresponsables !

La grande tragédie n'aurait pu se produire si le levier des propagandes suicidaires n'avait ébranlé les fondements du foyer chrétien ; les grandes responsables en ont été cette douzaine de viragos, Victoria Kent, Margarita Nelken, Clara Campoamor, María Lejárraga, Dolores Ibárruri, « la » Alvarez, ces comédiennes, ces hypocrites qui prétendaient dans leurs discours parler au nom des autres femmes d'Espagne. Mensonge !

Les femmes d'Espagne n'ont rien à voir avec ces harpies qui menacent en levant le poing et vomissent des insultes, juchées sur des tribunes. Les femmes espagnoles sont ces petites femmes résolues et dévouées qui portent la coiffe d'infirmière et soignent nos blessés ; ce sont celles qui reconfortent les malheureux de l' *Auxilio social*<sup>13</sup> sans s'enquérir de leurs idées politiques, confectionnent des vêtements pour les soldats au front, offrent leurs fils, leurs frères, leurs fiancés à la Patrie et ne pleurnichent ni ne geignent quand le malheur s'abat sur elles. Ce sont les femmes qui prient. Les femmes d'Espagne... !

---

### ***Pour citer cet article***

Référence électronique

Danièle BUSSY-GENEVOIS, « Les femmes de la « Cause » », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 5 | 1997, mis en ligne le . URL : <http://clio.revues.org/index418.html>

---

### ***Droits d'auteur***

Propriété intellectuelle

---

***Licence portant sur le document*** : Propriété intellectuelle

---